

PRÉCIS SUR LE TYPHUS

OU

LA FIÈVRE NERVEUSE
CONTAGIEUSE,

*Qui a régné dans quelques habitations
forainés de la Commune du Lieu,
district de la Vallée, Canton de Vaud,
pendant le dernier semestre de l'année
1810, et jusqu'à la fin du mois de
Février 1811.*

Avec des Réflexions sur la nature et le traite-
ment des fièvres nerveuses en général.

PAR F. GALLOT, D. M.

NEUCHÂTEL EN SUISSE,

De l'Imprimerie de M.^{me} FAUCHE-BOREL,
Imprimeur et Libraire du Prince.

1 8 1 2.

A

MONSIEUR VERDEIL,

Docteur en Médecine et en Chirurgie, Vice-Président du Conseil de Santé du Canton de Vaud, Président de la ci-devant Société des Sciences physiques et de celle d'Emulation de Lausanne; Membre de l'Académie Electorale Palatine; de la ci-devant Société royale de Médecine de Paris; de la Société médico-physique de Basle; de la Société de Physique et d'Histoire naturelle de Zurich, et de celle d'Utilité publique de la même ville; de la Société d'Agriculture et Arts, de Lyon, etc.

Comme une faible marque du respect et de l'attachement inviolable de l'Auteur.

A V A N T - P R O P O S.

J'É balançais depuis quelques mois à publier ce *Précis*, lorsque la lecture du petit ouvrage de M.^r le Docteur Perey, intitulé *Observations sur les fièvres nerveuses*, etc., a mis fin à mon indécision. Charmé, d'un côté, d'y trouver une grande conformité de principes avec les miens au sujet de la nature et du traitement de ces fièvres, j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas inutile d'offrir au public une seconde et entière confirmation de plusieurs des principaux points de doctrine pratique développés dans l'ouvrage de M.^r Perey; et d'un autre côté, j'ai cru devoir en discuter quelques autres, sur lesquels je diffère plus ou moins de cet habile praticien.

Ce n'est pas, au surplus, que je me flatte de rien dire de neuf sur ces différens points; je ne prétends m'appuyer que sur l'expérience, mais sur la *vraie* expérience, à la vive lumière de laquelle tant de médecins encore s'obstinent à fermer les yeux. Depuis combien de temps déjà,

la quantité des victimes journellement immolées par la méthode évacuante et débilitante, n'aurait-elle pas dû dissiper l'illusion, et convaincre tout praticien capable d'entendre la voix de la nature, qu'il est une foule de maladies (et de ce nombre sont toutes les fièvres nerveuses, bilieuses, putrides, malignes, etc.) où la vraie indication rationnelle est d'exciter, de relever les forces du malade, où les seuls vrais fébrifuges, antiputrides, alexipharmques, toniques, correctifs des humeurs, etc., sont les *stimulans volatils*, combinés sagement et selon le besoin avec les *stimulans fixes*, avec des boissons et des alimens restaurans? —

Puissé-je, émule de mon savant collègue, contribuer à répandre des maximes aussi salutaires, et à déraciner de funestes préjugés qui n'ont que trop longtemps souillé la médecine, au grand détriment de l'humanité!

GALLOT,

PAYERNE, le 8^e Novembre
1811.

PRÉCIS

SUR LE TYPHUS

OU

LA FIÈVRE NERVEUSE CONTAGIEUSE,

Qui a régné en 1810 et au commencement de 1811 dans quelques habitations foraines de la Commune du Lieu, vallée du Lac de Joux.

VERS la fin du mois de Juillet 1810, *Fanchette Maylan*, jeune fille de vingt et quelques années, en service à la cure de Champvent, fut amenée malade de la fièvre nerveuse chez ses parens domiciliés à la *Grand-sagne*, maison foraine de la commune du Lieu, district de la Vallée. Sa maladie durait depuis près de quatre semaines; et il paraît qu'elle tirait déjà sur son déclin, puisqu'au bout d'une quinzaine de jours, la jeune personne en pleine convalescence fut en état de retourner à son service. Néanmoins, la

fièvre s'était communiquée à sa mère, et quelques jours plus tard à son père, qui tous deux ne tardèrent pas à être victimes de leurs soins paternels. Ce fut l'affaire de quinze jours pour celui-ci et de trois semaines pour celle-là. La maison, devenue vacante par la mort de ces deux personnes, fut fermée. —

Ce que l'on appelle *les Queues*, sont trois petites habitations contiguës, situées au-dessous de la route, dans un bas-fond marécageux à un quart de lieue au midi de la Grandsagne, dont elles sont séparées par un petit bois. L'habitation du milieu était occupée par *Charles Piquet* et sa femme, fille aînée des mariés *Maylan* de la Grandsagne. Aussitôt que ceux-ci eurent contracté la maladie de *Fanchette*, la femme *Piquet* accourut pour les soigner, et resta jour et nuit auprès d'eux; mais bientôt, frappée elle-même de la contagion, elle l'apporta dans les malheureuses habitations des *Queues*, où le mal étendit successivement ses ravages tant sur les habitans proprement dits, que sur quelques parens venus du dehors pour les soigner. — Voici l'énumération de tous ces individus : quelle moisson pour le fléau meurtrier, dans ces demeures basses, étroites, mal-saines, et réunies sous un même toit !....

Habitation de l'est. *David Lonchamp*, âgé de 50 ans, avec ses six enfans, *Charlotte*, *Nanette*, *Philippe*, *Elie*, *Henriette* et *Jaques*, tous hors de l'enfance, excepté ce dernier âgé de 12 ans. La veuve *Lonchamp*, belle-sœur de *David*, avec ses quatre fils, *Samuel*, *Emanuel*, *Louis* et *Alexandre*, dont l'aîné, *Samuel*, âgé de 13 ans.

Habitation du centre. *Charles Piguet* et sa femme *Jeannette*, entre 30 et 40 ans; *Sophie* et *Euphrasie* leurs filles, âgées de 8 et de 6 ans; et *Charlotte Maylan*, sœur de la femme *Piguet*, âgée de 25 ans.

Habitation de l'ouest. *Marie Lonchamp*, veuve, âgée de 56 ans, avec ses quatre fils, *Moïse*, *Félix*, *Ferdinand* et *Henri*, garçons de 20 à 30 ans.

En tout 22 individus.

Le 25 Novembre, je reçus ordre du Conseil de Santé de me transporter incessamment dans la Commune du Lieu (*), en conséquence d'un rapport que le Juge de paix du Cercle venait enfin de lui faire rela-

(*) J'étais alors domicilié à Aubonne.

tivement à la misérable situation des habitans des Queues. J'appris à mon arrivée, que grâce à la terreur qui s'était emparée de la contrée, et qui depuis quelque temps éloignait tout le monde de ce foyer de contagion, la maladie, nullement épidémique, était restée stationnaire aux Queues. Le médecin même de *Mouthe* qui avait donné des soins aux premiers malades, ne se souciait plus de revenir, et avait discontinué ses visites. Un seul homme se trouva là pour me conduire et m'accompagner auprès des malades; et cet homme, qui pendant tout le temps qu'a duré la maladie, a fait preuve d'un zèle et d'un dévouement bien rares, en visitant tous les jours les malades, et en leur prodiguant tous les soins qui étaient en son pouvoir, quoiqu'il connût bien le danger menaçant qui se renouvelait sans cesse pour lui, cet homme, dis-je, est *Pierre-Samuel Cart*, municipal, demeurant à la Combenoire, à quelque distance des Queues. Le nommer publiquement ici, c'est remplir un devoir que me dicte l'humanité reconnaissante.

*Etat des malades des Queues,
le 26 Novembre.*

Habitation de l'est. Cinq malades dans

Habitation de l'ouest. *Marie Lonchamp*, malade depuis trois semaines.

Je ne m'arrêterai pas à décrire en détail l'état individuel de chaque malade. Tous, à l'exception de *Charles Piguet*, offraient plus ou moins l'ensemble des symptômes qui caractérisent ordinairement le typhus nerveux, (fièvre putride, nerveuse, maligne, etc.). Voici le peu de lumière que je pus tirer des assistans au sujet de l'invasion et de la marche de la maladie en général.

Elle avait commencé chez tous les malades par un abattement extrême et subit, accompagné de céphalalgie insigne, de nausées et de vomissemens plus ou moins forts, de frissons et de chaleurs, et bientôt de rêvasseries, de délire, de douleurs vagues par tout le corps, de soif intense, de colique et de selles fréquentes et très-fétides. Ces symptômes, hors le vomissement, continuaient avec plus ou moins de violence pendant tout le cours de la maladie; et ce furent à-peu-près les seuls dont on put me rendre compte. Les malades même qui avaient succombé n'avaient eu, *disait-on*, ni hémorrhagies, ni sueurs colliquatives, ni convulsions bien

fortes, ni taches pétéchiales ou gangréneuses, ni parotides, ni affection comateuse bien prononcée, etc.

Je trouvai en général les symptômes suivans : face affaissée, mais nullement décomposée, douleurs de tête, yeux ternes, langue assez nette et point noire ou tremblante, tintemens d'oreilles, poitrine légèrement embarrassée, avec une toux petite et peu fréquente, cardialgie modérée, sans tension aux hypochondres; peau aride, chaleur mordicante, pouls petit, contracté, assez fréquent, mais régulier d'ailleurs, abdomen mou, nullement météorisé, soif considérable, douleurs d'entrailles plus ou moins vives, déjections fétides, état de stupeur peu intense, extrême pesanteur de l'ouïe, grande prostration des forces, mais point de délire (il était 3 heures après midi), point de soubresauts de tendons, nulle aphonie, nul tremblement de membres, urines assez naturelles.

Deux malades, *Marie Lonchamp* et *Charlotte Maylan*, étaient plus affectées de la poitrine que les autres; cette dernière, réduite ainsi que *Nanette Lonchamp* à un extrême degré de faiblesse et d'apathie, avait en outre de l'enflure aux jambes, un

commencement d'excoriation au dos, et une expectoration abondante de matières puriformes et fétides, qui annonçaient un grand délabrement de la poitrine ; alitée depuis deux mois, il fallait toute la force de sa constitution pour qu'elle n'eût pas encore succombé.

Charlotte Lonchamp, au neuvième jour de la fièvre, était beaucoup plus agitée et plus souffrante que les autres malades ; et l'ensemble de son état me fit présager une issue funeste.

Quant au traitement employé par le médecin qui avait soigné jusqu'alors les malades, on ne put guère me donner de renseignemens positifs que sur l'*émétique*, qu'il avait, selon l'usage, administré dès l'abord à la plupart, et spécialement à ceux qui depuis avaient succombé, et à ceux qui actuellement se trouvaient le plus gravement malades. La femme *Piguet* avait refusé de le prendre, ainsi que tout autre médicament, et à l'aide de bonnes soupes et de bon vin vieux, dont un heureux instinct lui avait fortement suggéré l'envie, elle s'était tirée d'affaire en cinq semaines. Ses deux filles, soignées par elle de la même manière, me parurent dans un état assez

satisfaisant, de même que *David Lonchamp* que l'émétique avait également épargné, c'est-à-dire, qui n'en avait point voulu. — Un reste d'infusion amère, où il entrait du quinquina, fut le seul médicament que j'aperçus dans une des chambres.

Convaincu que l'essence de cette maladie, comme de toutes les fièvres asthéniques, était un affaissement subit des forces vitales, affaissement d'autant plus considérable ici, qu'il était le produit de l'action terrassante d'une contagion typhoïde sur des individus déjà prédisposés la plupart aux maladies de faiblesse par leur genre de vie même, par la mauvaise nourriture, et par les vices de toute espèce de leurs habitations, je prescrivis sans délai les excitans les plus actifs qui se trouvèrent sous ma main. (Je m'étais muni, en partant d'Aubonne, de racines de valériane, de serpentinaire et de réglisse, de poudres camphrées et opiatées, d'eaux de menthe poivrée et de canelle, de liqueur anodyne, etc., ainsi que de vinaigre aromatique, d'alcool camphré et d'acide sulfurique.) Et comme un des points les plus pressans était de désinfecter et de purifier

l'atmosphère abominable dans laquelle tous ces individus, sains et malades, croupissaient depuis près de trois mois, je fis sur-le-champ aérer les chambres et procéder à des fumigations d'acide muriatique (*), qui devaient se répéter régulièrement trois fois par jour. J'ordonnai en outre de fréquentes lotions de tout le corps avec le vinaigre aromatique tiède et alternativement avec l'eau-de-vie camphrée, et pour boisson ordinaire de l'eau pannée, aiguisée tantôt avec du vin vieux, tantôt avec de l'eau de canelle ou de menthe poivrée. Je fis prendre aussi quelques précautions aux personnes que la contagion n'avait

(*) Dès mon second voyage, je substituai à ces fumigations, par ordre du Conseil de Santé, celles d'acide nitrique, regardées par plusieurs comme plus propres que les premières à détruire les miasmes contagieux. J'avais choisi de préférence celles-là d'après *Guyton-Morveau, Smith et Johnstone*, qui en ont obtenu de meilleurs effets, et qui assurent, surtout ce dernier, *qu'elles affectent moins la poitrine*. D'ailleurs, les vapeurs blanches qui caractérisent le développement du gaz muriatique, sont très-propres à faire juger chaque fois de la force des fumigations.

n'avait pas encore frappées, et dont quelques-unes me parurent fort près de l'être. Je leur laissai des poudres camphrées et les instructions nécessaires.

Quant à *Charles Pignet*, dont la maladie pour lors différait essentiellement de la dominante; j'insistai fortement pour qu'il fût incessamment transféré dans une autre chambre qui restait vacante, afin de le préserver encore de la contagion, s'il était possible. Il refusa obstinément, et eut bientôt lieu de s'en repentir.

Le 7 Décembre.

D'après un nouvel ordre du Conseil de Santé, qui m'enjoignait de continuer à soigner les malades des Queues, je m'y rendis le 6 Décembre.

Mes prescriptions avaient été mal suivies, faute d'intelligence, d'activité, et en partie de bonne volonté.

Charlotte Lonchamp était morte dans le délire et les convulsions au seizième jour de la maladie. On n'avait pu, me dit-on, lui faire prendre que de l'eau avec quelques gouttes de vin. Il lui était venu des ulcérations gangréneuses au dos et à une jambe.

Charles Piguet n'a plus de vomissements de sang; mais il a gagné la fièvre contagieuse, et son état est très-alarmant.

David et *Jaques Lonchamp*, ainsi que *Sophie Piguet*, sont debout et convalescens, mais très-faibles encore.

Les autres malades ne vont point mieux; au contraire.

Nouveaux malades.

Ferdinand Lonchamp, en service à Mouthe, venu auprès de sa mère *Marie* pour la soigner, et retourné au bout de huit jours chez ses maîtres, où bientôt il s'est senti atteint de la contagion. Renvoyé il y a une dizaine de jours aux Queues, après la prise d'un vomitif et de quelques autres remèdes (*). — Fièvre véhémence, sueurs copieuses, douleurs vagues, grande

(*) La terreur imprimée à tout le voisinage était telle, que le Juge de paix de Mouthe, médecin lui-même, et bon praticien, dit-on, ne voulut pas permettre que ce pauvre jeune homme restât pour être soigné. On m'a même assuré que c'était par son ordre que son collègue avait discontinué ses visites aux Queues.

faiblesse, mais nulle diarrhée. En général, son état n'est pas des plus allarmans.

Elie Lonchamp, venu de Genève auprès de ses parens malades, il y a quelques semaines. Frappé le 2 Décembre. — Abattement extrême; céphalalgie violente, douleurs d'entrailles médiocres; nulle colliquation, ni autres symptômes très-fâcheux.

Dans cet état des choses, voyant la difficulté, la presque impossibilité d'être secondé efficacement dans mes soins par des personnes qui, quoique de la meilleure volonté, au moins la plupart, n'avaient pas les connaissances et l'expérience nécessaires, et commençaient, déjà très-affaiblies elles-mêmes par l'influence des miasmes qui les environnaient depuis si longtemps, à éprouver un découragement bien naturel en pareil cas; ne pouvant, d'un autre côté, vu l'éloignement, la mauvaise saison et mes occupations particulières, me rendre au Lieu aussi souvent qu'il l'eût fallu pour traiter convenablement tous ces malades, et craignant que tôt ou tard l'estimable municipal *Cart*; ou quelqu'autre, ne finît par gagner la contagion et par la répandre ailleurs;

toutes ces considérations m'engagèrent à dépêcher un exprès à Mouthe, qui n'est qu'à deux lieues, avec une lettre pour le médecin qui avait d'abord donné des soins à nos malades. J'espérais, dans une entrevue que je lui demandais, obtenir de lui qu'il recommençât à les voir tous les jours ou tous les deux jours, et que tout en correspondant avec moi, il suivît le traitement approuvé par le Conseil de Santé. — Il déclina honnêtement ma demande, sous divers prétextes.

Je fus donc réduit à requérir de la municipalité que l'on fournît régulièrement aux pauvres habitans des Queues une quantité suffisante de bon vin vieux blanc et de viande pour des bouillons, et que l'on établit un messenger qui, pendant tout le temps que continuerait la maladie contagieuse, vînt deux fois par semaine à Aubonne. Le municipal *Cart* consentit à veiller de tout son pouvoir à l'exécution de mes ordres, en continuant chaque jour ses visites aux malades, et à me donner avis régulièrement de leur état dans l'intervalle de mes voyages. Je donnai à ce brave homme les conseils que je crus les plus propres à le garantir de la maladie, et j'encouragai de mon

mieux les autres individus restés jusqu'alors intacts dans les trois habitations infectées. Deux des plus robustes furent choisis pour faire les voyages d'Aubonne (*).

De retour à Aubonne, avec le messenger, je fis préparer pour chaque malade ses remèdes à part, consistant en mixtures et poudres camphrées, infusions de valériane, de fleurs d'arnica, de calamus aromatique, etc.; potions d'eaux aromatiques avec l'éther sulfurique ou l'esprit de corne de cerf; décoction de racines de sénéka et de benoite, avec des poudres antimoniées et camphrées, pour *Marie Lonchamp*, dont l'affection pulmonaire me parut nécessiter ces remèdes; infusion vineuse de quinquina et de racine de benoite pour ceux qui entraient en convalescence; poudres préservatives avec le camphre, la valériane et le calamus, pour les autres individus exposés à la contagion, etc. Les fumigations nitriques furent continuées, et elles l'ont été jusqu'à la terminaison totale de la maladie.

(*) Ces messages, comme on le verra par les dates, ont souvent été très-retardés, tant à cause des grandes neiges et des mauvais temps, que par une économie mal entendue.

Le 13 Décembre.

David et Jaques Lonchamp ; de mieux en mieux.

Nanelle Lonchamp approche de la convalescence. (Extraits amers avec de l'eau de menthe.)

Charlotte Maylan ; à-peu-près dans le même état.

Marie Lonchamp reprend de l'appétit et un peu de forces.

Charles Piguet ; un peu mieux.

Samuel Lonchamp ; de même.

Ferdinand Lonchamp ; assez mal ; beaucoup de douleurs, et de la constipation. (Mixture aromatique et volatile ; poudres de rhubarbe et de chamomilles, légèrement opiatées.)

Elie Lonchamp ; assez mal aussi ; grande sécheresse de la peau, douleurs de membres (*). (Mixture aromatique avec la liqueur d'ammoniaque succinée ; poudres camphrées et opiatées.)

(*) Si je n'eusse pas été aussi sûr de mon diagnostic, tous ces rapports vagues et imparfaits du bon *Samuel Cart* m'auraient souvent mis dans un grand embarras,

Le 17 Décembre.

Charlotte Maylan ; toujours plus faible ; l'appétit est cependant encore assez bon. (Teintures de valériane et d'opium, avec l'eau de menthe poivrée.)

Charles Piguet ; plus mal ; enflure des parties génitales. (Mixture volatile et aromatique ; poudres de valériane et de canelle, légèrement opiatées ; fomentations aromatiques.)

Elie Lonchamp ; mieux, quoique très-faible et constipé. (Mixture volatile et aromatique avec l'extrait de trèfle de marais ; poudres de rhubarbe et de chamomilles.)

Ferdinand Lonchamp ; beaucoup mieux ; il commence à se lever. (Potion amère et aromatique ; poudres d'écorces d'oranges et de valériane, légèrement opiatées.)

Tous les autres malades sont mieux et continuent leurs remèdes.

Le 21 Décembre.

Je trouvai ce jour-là *David Lonchamp*, *Jaques Lonchamp* et *Sophie Piguet*, parfaitement rétablis.

Nanette Lonchamp, Samuel Lonchamp et Euphrasie Piquet; convalescence très-avancée. (Solution d'extrait de gentiane dans l'eau de fenouil et de menthe.)

Marie Lonchamp; mieux à tous égards. (Poudres de quinquina et d'écorces d'oranges, légèrement opiatées; potion pectorale.)

Ferdinand Lonchamp approche de la convalescence. (Solution d'extraits amers dans l'eau de fenouil et de calamus.)

Elie Lonchamp; mieux, et sans symptômes allarmans. (Répétition de la mixture du 17^e.)

Charlotte Maylan; fébricule secondaire très-suspecte, avec pulmonie, toux et crachats fetides; grande faiblesse; mais appétit et diminution de l'enflure œdémateuse. Elle n'a pris ses remèdes qu'avec beaucoup d'inexactitude et à des doses trop faibles et trop éloignées. (Potion pectorale et volatile, avec l'oxymel scillitique.)

Charles Piquet; au plus haut période de la maladie. Prostration extrême des forces, météorisme, jambes et parties génitales enflées, face rouge, délire, soubresauts des tendons. Peu de diarrhée néanmoins, et les urines assez bonnes. Ce malheureux ne doit attribuer son état qu'à sa propre obstination,

jointe à l'insouciance de sa femme (*). (Layemens de chamomilles, de valériane et d'écorce de saule; fomentations aromatiques; infusion de fleurs d'arnica et de racine de serpentinaire, avec la liqueur anodyne.)

Point de nouveaux malades. Déjà deux fois, cependant, j'ai cru la jeune veuve *Lon-*

(*) *Piguet* et sa femme, les seuls des habitans des Queues qui fussent un peu aisés, m'ont avoué depuis qu'ils n'avoient eu jusqu'à une certaine époque aucune confiance dans les secours de l'art, persuadés qu'ils étoient que rien n'empêchait de contracter la maladie et d'y succomber quand on y étoit *prédestiné*, et que d'un autre côté on ne manquait pas de s'en tirer sain et sauf, même en ne prenant aucun remède, quand le sort le vouloit ainsi. Cette idée s'étoit affermie en eux par l'heureuse guérison de *Jeannette Piguet* elle-même, qui n'avoit pris ni vomitifs ni d'autres médicamens, et par la mort ou le triste état de la plupart de ceux qui avoient été traités *méthodiquement* par mon prédécesseur. Delà en grande partie (car l'avarice y entraît aussi pour quelque chose) l'extrême insouciance du mari et de la femme, qui rejailloit sur leurs enfans et sur leur pauvre sœur *Charlotte Maylan*. Je fus à la fin obligé d'user de menaces pour leur faire exécuter mes ordres, surtout en ce qui concernait les fumigations.

champ sur le point d'être frappée , à raison de l'abattement et des douleurs de tête qu'elle éprouve. Son courage et quelques fortifiants la soutiennent encore.

Le 3 Janvier 1811.

Charlotte Maylan ; ni mieux ni plus mal, (Répétition de la potion du 21 Décembre ; poudres de digitale , anisées et légèrement opiatées.)

Charles Piguet ; sensiblement mieux. (Solution d'extrait de trèfle de marais dans l'eau de calamus et de menthe.)

Marie Lonchamp ; assez bien , mais faible et crachant toujours beaucoup. (Infusion pectorale aromatique ; poudres d'écorces d'oranges et de cascarille , légèrement opiatées.)

Elie Lonchamp ; la fièvre a presque entièrement cessé , mais la constipation continue , et le bas-ventre est un peu dur. (Pillules d'assa foetida , d'extrait d'absynthe et de valériane , avec la gomme arabique ; mixture amère avec l'eau de canelle vineuse.)

Ferdinand Lonchamp ; à-peu-près dans le même état qu'Elie. (Mêmes médicamens.)

La jeune veuve *Lonchamp* se plaint de la tête, de l'estomac, du bas-ventre et des reins; elle craint beaucoup de gagner la maladie. (Mixture amère et aromatique, avec un peu d'extrait de rhubarbe.)

Le municipal *Cart* demande des poudres préservatives, et de quoi faire quelques fumigations chez lui.

Le 10 Janvier.

Marie Lonchamp, dans le même état. (Espèces pectorales. Potion volatile et fortifiante.)

Ferdinand et Elie Lonchamp; en pleine convalescence, mais encore faibles. (Solution d'extraits amers dans du vin blanc.)

Charles Piquet se trouve bien et ne veut plus de remèdes.

Charlotte Maylan; toujours faible et tourmentée de la poitrine; un peu d'enflûre au côté droit; légère ulcération à la région lombaire. (Même potion que le 3; les mêmes poudres avec un peu plus de digitale.)

Le 13 Janvier.

Je fais un quatrième voyage à la Vallée; et l'état des malades me fait croire que ce sera le dernier.

Samuel et Nanette Lonchamp, de même qu'*Euphrasie Piquet*, sont parfaitement rétablis.

Ferdinand et Elie Lonchamp sont debout et très-avancés dans la convalescence.

Charles Piquet n'a plus qu'un pas à faire pour être en parfaite santé.

Marie Lonchamp n'a plus aucun vestige de la fièvre contagieuse; et son affection pulmonaire a considérablement diminué.

Charlotte Maylan est dans un état de pulmonie chronique, qui me donne même lieu de soupçonner un commencement d'hydropisie de poitrine, et ne laisse guère d'espoir de guérison.

Tous les autres habitans des Queues paraissent en parfaite santé, et la contagion absolument dissipée.

Le 16 Janvier.

Charles Piquet, pour s'être obstiné à quitter trop tôt les remèdes, et probablement

aussi pour avoir fait quelque écart de régime; se trouve de nouveau assez mal. (Mixture amère et aromatique; poudres de gentiane, aromatisées et opiatées.)

Nouveau malade.

Henri Lonchamp, employé comme messager par d'assez mauvais temps; tombé malade de la même manière que les autres. Il a soigné *Ferdinand* et *Elie*, ses cousins, pendant tout le cours de leur maladie. (Mixture aromatique camphrée, alternativement avec une potion volatile opiatée.)

Le 20 Janvier.

Charles Piquet; bas-ventre douloureux; peu d'agitation et de chaleur. (Tisane de valériane et de chamomilles, avec un peu de vin; liniment camphré et opiaté pour des frictions abdominales.)

Henri Lonchamp. Douleurs de tête et de membres, bouche sèche, grand abattement. (Continuation des mêmes remèdes; lotions aromatiques.)

Marie Lonchamp a bon appétit, mais peu de forces, surtout dans les membres; l'affection pulmonaire continue. (Teinture volatile et amère, avec celle de digitale éthérée.)

Moïse Lonchamp, resté intact jusqu'à ce jour, commence à éprouver du mal-aise et de la lassitude. (Elixir viscéral, avec la teinture de valériane et l'eau de menthe.)

Le 26 Janvier.

Charles Piquet; douleurs de poitrine, avec un peu de toux et de dyspnée; peu ou point de fièvre. (Elixir de réglisse dans une mixture amère et aromatique. Frictions pectorales avec le liniment camphré.)

Henri Lonchamp; peau sèche, douleurs vagues par tout le corps; un peu plus de forces et moins de fièvre. (Poudres camphrées et opiatées; mixture amère et aromatique.)

Marie Lonchamp; mieux à tous égards. (Même potion que le 20, mais un peu renforcée.)

Ferdinand et Elie Lonchamp; parfaitement rétablis.

Le 7 Février.

Ce fut mon cinquième et dernier voyage aux Queues.

Henri Lonchamp; aucun symptôme fâcheux, mais beaucoup de faiblesse et de stupeur; douleurs vagues dans les membres. (Solution d'extrait d'absynthe dans l'eau de menthe, avec la teinture de valériane volatile; espèces amères et aromatiques pour infusion; lotions avec le vinaigre aromatique tiède.)

Charles Piguet; convalescent pour la seconde fois. Cette fois il entend raison, et continue ses remèdes. (Teinture amère aromatisée.)

Marie Lonchamp; debout et assez bien, sauf la faiblesse des reins; diminution considérable de la toux et de l'expectoration. (Continuation des mêmes remèdes; lotions des reins et des jambes avec l'eau-de-vie camphrée.)

Charlotte Maylan; face phthisique, émaciation, faiblesse; continuation de la fébricule, diminution de la toux et de l'expectoration; disparition de l'enflure œdémateuse; appétit assez bon. (Elixir de réglisse avec

la teinture de digitale éthérée. Liniment volatil pour les excoriations du dos.)

Nouveau malade.

Alexandre Lonchamp, âgé de 11 ans; au dixième jour de la maladie. Nul symptôme alarmant; sa mère lui a fait prendre jusqu'à ce jour du vin, du bouillon, et une infusion de chamomilles. (Teinture amère avec l'eau de menthe poivrée.)

Le 18 Février.

Charles Piquet; léger reste d'oppression et de faiblesse. (Elixir viscéral et pectoral.)

Alexandre Lonchamp; approche de la convalescence. Douleurs fugaces dans les membres. (Teinture amère et tonique; lotions aromatiques.)

Sa mère, qui malgré les soins qu'elle n'a cessé de donner aux malades, a résisté aux atteintes de la contagion, éprouve maintenant beaucoup de lassitude, du mal-aise dans le bas-ventre et une suspension des règles. (Infusion de valériane, d'angélique et de quassia; teinture martiale aromatisée.)

Henri

Henri Lonchamp ; beaucoup mieux , et absolument hors d'affaire. (Teinture amère et aromatique.)

Enfin ; le 5 Mars je reçus une dernière lettre du municipal *Cart* , par laquelle il m'annonçait la pleine et entière convalescence de *Charles Piguet* , d'*Alexandre* , de *Henri* et de *Marie Lonchamp* , et la cessation absolue d'une maladie qui pendant plus de six mois avait désolé les habitans des Queues. *Charlotte Maylan* même se levait et reprenait des forces ; sa toux et son oppression avaient considérablement diminué ; et ayant fini ses remèdes , elle ne voulait plus rien prendre. — De sorte que ma mission se trouva terminée. —

Sur 24 individus habitant à la Grand-sagne et aux Queues , y compris les trois qui ne s'y trouvaient que momentanément , 19 avaient contracté la maladie contagieuse apportée par *Fanchette Maylan* ; et de ces 19 il en était mort 5 , dont 4 avant que je fusse chargé du traitement , et le cinquième immédiatement après ma première visite , qui eut lieu trop tard pour la pauvre *Char-*

lotte Lonchamp. Au moins ai-je tout lieu de présumer que soignée dès le principe selon la méthode que je suivis pour les autres, elle aurait comme eux échappé à la faux meurtrière.
